

cette petite ville si admirablement sise sur les bords du Niagara, et destinée à être le berceau de notre grande et noble société.

Le Très Rév. S. J. Ryan, évêque de Buffalo, consulté dès le commencement de l'organisation, lui accorda sa plus entière approbation et déclara toute la satisfaction qu'il éprouvait de voir une semblable association se former. Il permit et encouragea la formation de branches dans tout son diocèse et se fit même inscrire comme membre.

Le digne évêque avait été consulté, quelque temps auparavant, par plusieurs catholiques sur l'opportunité pour eux de devenir membres, de l'une des sociétés secrètes. A ces personnes il avait conseillé l'organisation d'une société qui, tout en offrant les mêmes avantages que les sociétés secrètes, conserverait le caractère religieux, et opposerait l'action ouverte du bien aux intrigues sournoises du mal. Il est facile de comprendre combien fut agréable à son cœur de pasteur et de père l'espérance de voir ses vœux se réaliser.

Fondée, dans les circonstances déjà décrites, avec les principes de la véritable charité chrétienne pour base, la nouvelle société devait de toute nécessité par le succès couronner les efforts de ses fondateurs. D'ailleurs, n'offrait-elle pas dans leurs personnes mêmes une garantie de succès ? Nous voyons l'autorité ecclésiastique, représentée par l'évêque du diocèse, l'approuver, l'encourager et même la patroner. Nous voyons un vénéré prêtre prendre en mains l'organisation et en devenir de fait le fondateur. Nous trouvons enfin le représentant de l'élément ouvrier—le représentant du peuple—dans la personne de Sébastien Geyer qui, le premier peut-être, conçut l'idée d'une organisation. Né en Bavière, en 1832, Sébastien Geyer vint résider aux Etats-Unis en 1844, d'abord à Buffalo puis à Niagara Falls où il se fixa.

Fils soumis et dévoué de l'Eglise il ne voulut rendre publics rien de ses plans, aucune de ses idées, avant qu'elles fussent tout d'abord approuvées par le curé de Niagara Falls, le Rév. M. Moynahan. Ainsi, dès le début de la C. M. B. A., avant même son organisation, l'on reconnaît dans la pensée, dans les actions de ses fondateurs la charité chrétienne et la soumission à l'Eglise qui devaient être de tout temps les principes prédominants de la C. M. B. A.

(à suivre)

FEUILLETON

DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

(suite)

VII

Le soir, Bavon, assis à côté de sa mère, était silencieux et triste. Il lui dit qu'il était très fatigué ; mais madame Damhout voyait bien qu'il avait autre chose dans l'esprit.

Elle murmura enfin d'une voix contenue :

—Bavon, tu songes à quelqu'un. Moi aussi, mon fils. Lorsqu'on est heureux, n'est-ce pas, on voudrait que tous ceux qu'on a aimés le fussent aussi ?

—Oui, mère, répondit-il, l'homme n'est pas toujours maître de ses pensées ; mais ce n'est rien. C'est un souvenir de mon enfance qui surgit dans mon cœur malgré moi.

Un dimanche, à la nuit tombante, une femme déjà âgée et une jeune fille sortirent de l'étroite ruelle où les Damhout avaient demeuré jadis. Leurs vêtements déguenillés, leur pas incertain et leur appréhension visible, tout en elles témoignait non seulement d'une grande misère, mais aussi d'un profond découragement. Elles marchaient lentement, silencieuses et la tête baissée, le long des maisons, comme écrasées sous un sentiment de honte ou de frayeur secrète.

Il y avait cependant une différence remarquable dans leur aspect. Tandis que la femme, comme une personne depuis longtemps habituée à la pauvreté, était, pour ainsi dire, couverte de haillons, la fille avait probablement fait tous ses efforts pour cacher, autant que possible, les signes extérieurs de la misère. Ses vêtements, bien que très usés, étaient d'une extrême propreté ; et son bonnet, quoique rapiécé et recousu, était aussi blanc que la neige.

Lorsqu'elle levait par hasard la tête pour éviter un passant, on la regardait avec surprise, comme si l'on était étonné de trouver de pareils traits sous ces misérables habillements.

En effet, la pauvre fille était très jolie ; dans ses yeux bleus, quoique maintenant obscurcis par le chagrin, brillait un étin-

enfance, avec quels reproches vous vous dressiez devant mes yeux ! Mendiantes ! Godelive une mendiantes !

—Non, mon enfant, ne sois pas si sévère pour toi-même. Nous venons demander assistance, c'est vrai ; mais nous ne sommes pourtant pas des mendiantes.

Elles passèrent devant l'église Saint-Bavon. La jeune fille paraissait poussée par une force secrète vers la petite porte du temple, et s'était retournée à moitié, peut-être sans le savoir.

La femme la retint et dit :

—Mais, Godelive, que fais-tu ? Nous devons aller tout droit ; la rue de la Croix est là-bas.

—La honte, l'effroi, mère ; mon âme veut prier et demander des forces ; car, maintenant que nous approchons de l'endroit où je tendrai ma main suppliante à... à madame Damhout, tout mon courage m'abandonne.

—La nuit tombe, Godelive, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait noir. Viens, mon enfant, c'est un moment pénible, en effet ; mais il sera bientôt passé. Nous viendrons ici, près du saint sépulchre, remercier Dieu de sa miséricorde, ou... ou verser des larmes de désespoir sur le même banc où nous nous sommes agenouillées tant de fois. Viens maintenant, cela ne durera pas longtemps.

Elles poursuivirent leur chemin jusque dans la rue de la Croix, où elles se mirent à regarder autour d'elles pour reconnaître la maison qu'on leur avait décrite dans la ruelle. Comme il faisait à moitié obscur, elles ne parvinrent pas à trouver tout de suite ce qu'elles cherchaient. Enfin, la femme dit :

—C'est là, Godelive. Cette jolie porte ronde, ce balcon ! Quelle belle maison ! Que les Damhout doivent être heureux ! Ils le méritent aussi, n'est-ce pas ? Ah ! puissent-ils exaucer notre prière ! Il y a déjà de la lumière dans la chambre du rez-de-chaussée. Godelive, prends courage, mon enfant ; jette-toi aux pieds de madame Damhout, conjure-la par les bontés qu'elle a eues pour toi ; elle nous sauvera, sois-en sûre.

—Oui, mère, la lutte est finie, je sens que j'ai repris un peu de force.

Comme elles approchaient de la maison, Godelive vit, à travers les carreaux qu'un homme, un monsieur, se tenait dans l'appartement éclairé. Quoiqu'il tournât le dos vers la rue, cette vue la frappa d'une incompréhensible frayeur ; mais au même instant, le monsieur fit un mouvement et se tourna vers la fenêtre, de façon que la jeune fille

PRIME DE L' " ASSOCIATION "

EN FAVEUR DE L'INSTRUCTION

Chacun de nos ABONNÉS est prié de DÉCOUPER le *présent avis*, et de le remettre à un établissement d'instruction de son choix. Il le prévendra qu'avec l'un de ces avis, découpé de l'*Association*, cet établissement peut demander à M. *Joseph Vinot*, officier de l'Instruction publique, Cour de Rohan, à Paris, de lui adresser *gratuitement*, pendant quelque temps, le *Journal du Ciel*, grand ouvrage d'astronomie élémentaire.

LA C. M. B. A.

Un organe officiel d'une société comme la C. M. B. A. devrait être accessible à tous les membres. Aussi pour permettre surtout aux membres canadiens-français de la C. M. B. A. de lire un organe français de leur société, nous réduisons pour l'avenir le prix de l'abonnement aux taux suivants :

Pour chaque branche qui demandera au moins DOUZE copies, par chaque copie et pour un an..... \$0.75
Pour chaque branche qui demandera au moins VINGT-CINQ copies, par chaque copie et pour un an..... 0.50

Toute demande devra être adressée directement à M. P. Masson, directeurpropriétaire de l'*Association*, St-Roch, Québec.

Pilules Antibileuses.